

CHAVAL ENFIN DES BONNS DESSINS DANS «CHARLIE HEBDO»

YANN DIENER

Yvan Le Louarn, dit Chaval (1915-1968), était un grand dessinateur de presse qui a inspiré tous ceux qui ont créé Hara-Kiri. Dans son enfance, Chaval avait été initié à l'humour par un oncle bohème et fantaisiste, qui lui parlait de Mark Twain, de Chaplin et d'Alphonse Allais.

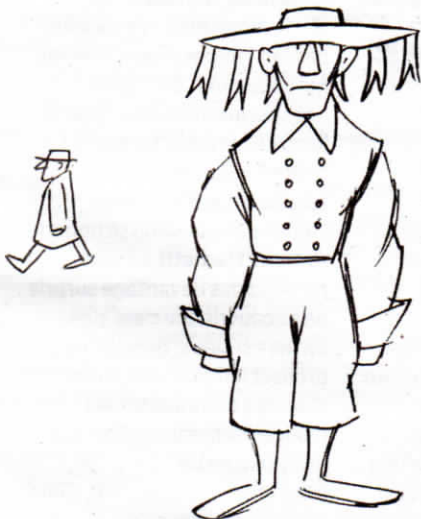
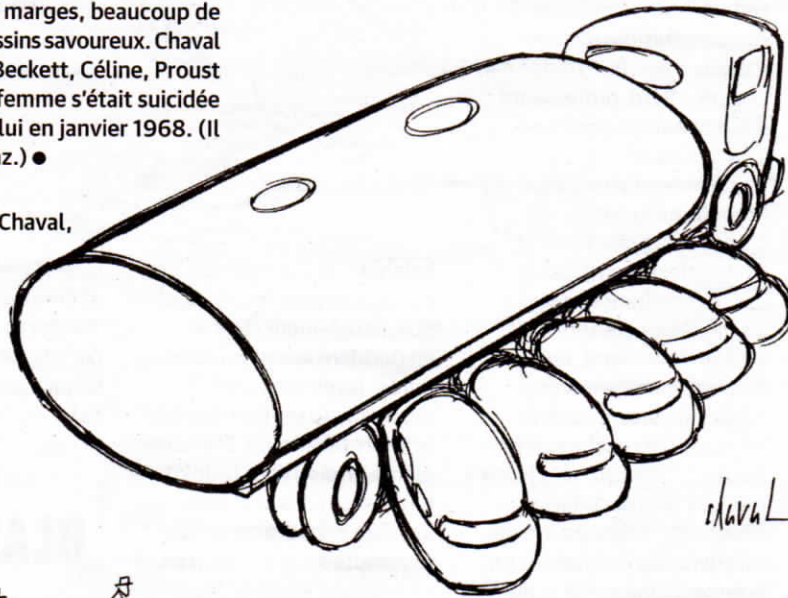
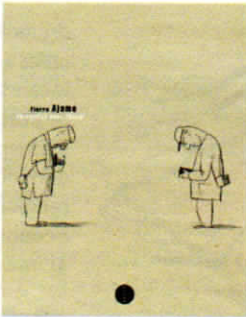
En 1966, deux ans avant la mort de Chaval, un jeune journaliste, Pierre Ajame, vient le voir et lui propose un entretien-fleuve. C'était une proposition osée : Chaval était le maître du dessin sans paroles, et il détestait les interviews. Mais cet entretien va durer trois semaines. On peut aujourd'hui en lire la transcription brute, avec parfois l'impression de lire l'enregistrement de séances sur un divan. Dans sa préface, Pierre Ajame raconte que le très solitaire Chaval avait fini par réclamer ces « curieuses séances », devenues presque quotidiennes. Dans son petit appartement du 14^e arrondissement de Paris, dans le quartier de la porte d'Orléans, se mêlaient le bruit de la pluie sur les fenêtres, le ronronnement du magnétophone et la voix presque

atone du dessinateur habituellement si peu bavard, qui se lâchait enfin, et râlait contre tout et contre tous. Et toujours avec son humour mélancolique et misanthrope. (Chaval avait même refusé le prix de l'humour noir.) Quand Ajame lui demande pourquoi il dessine si souvent des éléphants : « C'est

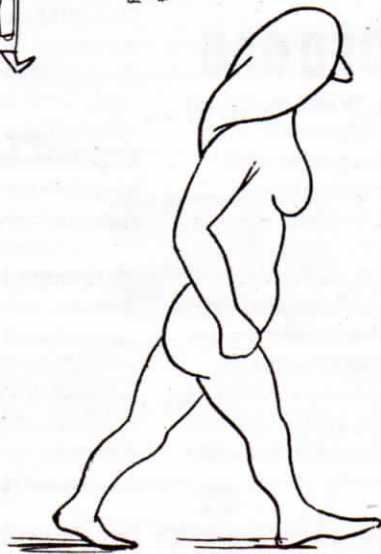
une question de volume, de forme, de poids ; de rapport de forces. » Ce beau livre d'entretiens avait d'abord été publié en 1976, il était épuisé, il est heureusement réédité aujourd'hui dans une superbe maquette par les éditions Allia, avec, dans les marges, beaucoup de dessins savoureux. Chaval

lisait et relisait Beckett, Céline, Proust et Queneau. Sa femme s'était suicidée en mai 1967, et lui en janvier 1968. (Il avait choisi le gaz.) ●

• Pierre Ajame, Entretiens avec Chaval, éditions Allia, sortie le 4 avril en librairie.



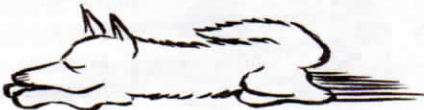
Personnage folklorique attendant impatiemment l'arrivée des autres.



Ève suivant le premier venu.



La Fontaine cherchant un scénario.



Il faut tenir compte du fait que l'architecte n'a que quatre ans.

Dans le jacuzzi des ondes



OPEN RANGE

PHILIPPE LANÇON

Donc, Mark Zuckerberg, le déplaçant génie qui fonda Facebook, trouve ou feint de trouver que sa création

dérage. Ses balais virtuels transforment trop d'utilisateurs en sorciers : il réclame l'aide et l'autorité des bons vieux États. Aidez-moi à mettre de l'ordre dans tout ça, SVP, pas trop, la liberté des individus, c'est sacré, mais quand même un peu. Empêchez en particulier les tueurs de filmer leurs exploits en direct. Il n'est plus interdit d'interdire. On aimerait qu'un algorithme interdise aussi aux imbéciles de s'exprimer, mais ça, c'est impossible, la boîte perdrait trop de clients, tous peut-être si l'on pense, comme moi, que la possibilité de s'exprimer sans contrainte, à tout propos et instantanément, transforme un jour ou l'autre chacun de nous en imbécile égocentrique et en pénible poivrot de comptoir. La fonction crée l'organe, ma bouche reconstituée en sait quelque chose. La fonction d'expression permanente développe, quand il n'existait pas, le muscle de l'imbécillité. Aucune prétention dans ce triste constat : cette possibilité me menace sans cesse, comme n'importe qui. Je préfère éviter les outils qui facilitent son exécution.

Zuckerberg va avoir 35 ans. L'époque où il doublait en côte les wasps snobinards de Harvard semble lointaine. C'était en 2004. Je me suis mis très vite sur Facebook alors, pour une raison précise, comme vous peut-être : c'était un merveilleux moyen de discuter, de manière souple, avec les amis dispersés dans le monde. Dans mon cas, ces amis étaient d'abord cubains. Ils vivaient en France, aux États-Unis, au Pérou, en Espagne, au Chili, au Mexique, en Suède. Soudain, ils pouvaient communiquer et échanger gratuitement leurs photos, partager leurs vies quotidiennes en direct ou en différé, à deux ou à dix, presque comme du temps où, quinze ans plus tôt, ils vivaient dans l'île. Ils retrouvaient le naturel et le fantôme de leur amitié avec ses hauts et ses bas, à distance, avec le son et l'image. Ils limitaient les effets de l'exil et de la solitude.

La manie de donner son avis sur tout

Facebook les aidait à vivre et à respirer. Je crois que la plupart d'entre eux s'en servent encore, contrairement aux plus jeunes qui utilisent d'autres applications, mais, comme j'ai fermé mon compte il y a environ deux ans, je l'ignore. Au moment où j'en suis sorti, il m'a semblé que la fonction intime était peu à peu rejointe et dépassée par une autre : la manie de donner son avis sur tout ; de réagir aux événements en mode binaire, soit en « likant », soit en s'indignant. J'exagère peut-être. C'est en tout cas la raison qui m'a conduit à m'éloigner.

2004, c'est une sorte de préhistoire. Les jeunes vieillissent de plus en plus vite aujourd'hui, les techniques et les réseaux les mettent au rancart bien avant l'âge, c'est tout un sport de reculer sa date de péremption. À mon avis, ils le savent. C'est l'une des causes de leur nervosité, l'autre étant la réduction des perspectives et des emplois à bord d'une planète foutue. Restent les fantômes de la liberté. Facebook, comme tous les réseaux sociaux, c'était open range : la conquête de cet Ouest particulier, le droit d'expression gratuit et tous azimuts. Comme les grands éleveurs, les fameux Gafa ne voulaient aucun barbelé dans la prairie. Jusqu'ici, en tout cas. Ils vendent de la communication comme d'autres des armes ou de la drogue : free world, free country. L'écrivain William Burroughs, l'implacable gourou des beatniks et de la contre-culture libertaire, a bien décrit cette mentalité.

Ayant fui le Texas, il est au Mexique, un pays plein de vie et de pourriture « où personne ne s'occupe de tes affaires à ta place ». Le meurtre en pleine rue n'est qu'un acte comme un autre. Burroughs est un pionnier froid de l'expérimentation : tout ce qui entrave celle-ci lui paraît misérable. 1^{er} janvier 1950 : « Je crains que les États-Unis ne se dirigent vers le socialisme, qui est synonyme, bien sûr, d'une ingérence toujours croissante dans les affaires de chaque citoyen. Qu'est-il advenu du glorieux héritage de notre Frontière, qui exigeait de s'occuper de ses propres affaires ? L'Homme de la Frontière n'est plus qu'un minable bureaucrate progressiste se mêlant de tout. [...] Ne remarques-tu pas que n'importe quelle décision législative opprimante et interventionniste (lois anti-armes à feu, anti-sexe, anti-défoncé) est toujours soutenue par la presse "progressiste" ? Le mot progressiste désigne la plus diabolique tyrannie, une tyrannie pateline et pleurnicharde de bureaucrates, de travailleurs sociaux, de psychiatres et de représentants syndicaux. Le monde de 1984 n'est pas trente ans devant nous ! » Burroughs, monstre et explorateur, s'opposait à toute espèce de soumission et d'exploitation. Il n'aurait eu aucune sympathie pour ce que sont devenus les fondateurs des réseaux sociaux. Peut-être les aurait-il comparés à des « richards texans » ; mais sa philosophie a dû les inspirer. ●

1. Lettres, de William Burroughs (Christian Bourgois, traduit par Gérard-Georges Lemaire et Céline Leroy).